

André BONNERY

Réflexions sur la signification théologique de Noël.

Au moment où j'écris ces lignes, nul ne sait ce que sera Noël 2020. On peut cependant supposer que, même dans le meilleur des cas, il n'aura pas la saveur festive des Noëls passés. Cette fête qui, pour beaucoup, passe pour la première et la plus populaire des fêtes chrétiennes, est cependant de plus en plus vidée de son sens. La naissance de Jésus est remplacée par « la féerie de Noël » à grand renfort de sapins de guirlandes, de lumières clignotantes, au point que si l'on parle encore de Noël, c'est d'abord pour évoquer une vaste affaire commerciale qui s'étale de la fin novembre jusqu'au lendemain du Premier de l'an. Du reste, le terme de Noël disparaît peu à peu du vocabulaire populaire pour être remplacé par celui de : « les Fêtes », englobant une période de réjouissance qui rompt opportunément la grisaille de l'hiver bien installé. Après tout, pourquoi pas ? Il faut bien « faire la fête » et que tourne de surcroît la machine économique, surtout en ces temps moroses de covid, de confinement et de faillite de pans entiers de l'activité commerciale et des loisirs.

« Né d'une femme »

Ce n'est pas de ce Noël là que je veux parler, mais de la signification théologique, de la naissance de l'homme Jésus « *né d'une femme* ». C'est en ces termes qu'est évoquée la nativité par le texte le plus ancien qui en parle, l'Épître de Paul aux Galates que l'on date de l'hiver 56-57 : « *Quand est venu l'accomplissement du temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et assujetti à la loi.* » (Ga. 4, 4). Voilà, à quoi se réduit Noël dans la prédication primitive. Jésus est né d'une femme. Rien de plus. Du reste, les évangiles de Marc et de Jean, de même que les Actes des Apôtres et l'ensemble des épîtres ignorent tout de la nativité. Ce qui est essentiel pour ceux qui avaient vécu au contact du Maître, c'est sa mort et sa résurrection qui sont à la base de leur prédication. Elles éclairent et expliquent toute la vie et l'action de l'homme de Nazareth. C'est à la lumière de ces deux événements indissociablement liés qu'il faut comprendre les récits évangéliques, y compris les récits de l'enfance rapportés par les seuls Matthieu et Luc.

Des récits à finalité théologique.

Car il y a bien un récit évangélique de Noël, écrit à la fin du premier siècle, dans les années 80-90, par Matthieu et Luc. Par eux on obtient des informations présentées comme historiques, sur un événement qui n'intéressait pas Marc et qui laissera Jean indifférent. Matthieu et Luc font de

ces récits un prélude à leurs évangiles, à renfort d'arbres généalogiques qui, de toute évidence, ne correspondent pas entre eux et sont construits non pas à partir de lignées historiques successorales, mais en fonction de la symbolique des nombres. Ils parlent de conception par l'Esprit, de naissance virginale, de Mages mystérieusement avertis par une étoile, d'anges apparaissant à Joseph et à des bergers, de fuite précipitée en Egypte, ils évoquent les années de jeunesse à Nazareth. Des doutes existent sur le recensement de Quirinus et même, un certain nombre de théologiens estiment que la naissance localisée à Bethléem a été fixée dans cette ville parce qu'elle était la cité de David, l'ancêtre du Messie attendu par Israël.

Aujourd'hui la plupart des exégètes protestants et beaucoup de catholiques rangent dans un genre littéraire très particulier, dont la finalité est théologique, ces narrations très peu sûres du point de vue historique, présentant des contradictions, imprégnés d'éléments légendaires. On ne peut s'empêcher de comparer les récits pseudo-historiques de l'enfance au reste des narrations évangéliques. En comparaison de ces dernières qui font preuve de sobriété, ici les révélations se produisent en rêve et l'on assiste à d'incessantes allées venues d'anges porteurs de messages divins.

Si la fête de Noël apparaît aujourd'hui vidée de son contenu profond, ce n'est pas tant en raison de la critique historique et exégétique qui recherche au contraire la vérité, mais en raison du changement de sens de cette fête dont on ne retient que l'aspect romantique, nostalgique et commercial. Pourtant même les récits apparemment idylliques qui entourent la naissance de Jésus contiennent une critique très concrète de la société de son temps et ils ouvrent aussi des horizons pour un jugement de nos sociétés.

En 42 avant Jésus-Christ, le poète latin Virgile annonçait dans sa IV^e Églogue la naissance d'un sauveur universel. Était-ce une allusion à la naissance d'Octave adopté par César ? En tous cas, celui-ci, devenu Auguste, *Divi filius*, Fils du divin (César) que l'on traduit en Orient par Fils de Dieu, fit tout pour accréditer l'utopie de Virgile d'une nouvelle ère de paix qu'il entama par la consécration de la somptueuse *Ara pacis Augustae*, l'autel de la paix Auguste, à Rome en l'an 9 avt. J.C. D'après la fameuse inscription de Priène (en Asie Mineure), la même année fut « *annoncé au monde entier* » « *l'évangile* » de l'anniversaire de « *la naissance du Sauveur et Dieu, César Auguste* » venu apporter, avec la paix au monde en ruine, une vie nouvelle de bonheur. Sur la toile de fond de cette théologie politique impériale on est conduit à porter un regard moins romantique sur l'annonce de la naissance du Fils de Dieu Sauveur né dans l'obscurité Palestine occupée.

A la théologie politique des Césars est opposée, chez Matthieu et Luc, la promesse d'une paix véritable que l'on ne saurait attendre d'un système basé

sur la force militaire brutale, une fiscalité écrasante, le mépris des minorités et les honneurs divins rendus à un mortel autocrate. Cette paix ne peut venir que de Dieu régnant « *au plus haut des cieux* » qui seul peut apporter la « *paix aux hommes qu'il aime* ». Il faut mettre en parallèle l' « évangile » d'Auguste trouvé à Priène (et depuis en bien d'autres lieux) et celui écrit par Luc. Ce n'est pas de puissants empereurs romains, mais d'un enfant fragile, né de parents dépourvus de tout, que l'on doit attendre le bien universel, le salut des hommes et du monde. Compris dans cette perspective, les récits de la naissance et de la prime enfance de Jésus sont bien autre chose que des histoires naïves et édifiantes. Ce sont des narrations porteuses d'une théologie profonde sur le Christ. Ils mettent en lumière la véritable signification de la venue de Jésus sur terre. Il est le Messie, annoncé par tout l'Ancien Testament, pour le salut des peuples. Il vient sans force matérielle, il n'apporte ni recettes ni programme, mais par son existence, ses paroles, ses actes, ses souffrances, il montre un chemin que l'homme peut suivre en toute confiance pour adopter un comportement individuel et social qui le conduira à son plein épanouissement. Compris dans ce sens, les récits de Noël sont véritablement subversifs.

Le fait que Luc et Matthieu fassent naître Jésus dans une étable est une manière d'annoncer un sauveur qui s'intéressera en priorité aux pauvres, aux miséreux, aux méprisés symbolisés par les bergers, et non pas aux célébrités, Auguste et le représentant de Rome en Palestine, Quirinus, ou encore le roi vassal, Hérode. Au moment même de la conception de cet enfant attendu par tout Israël, le *Magnificat* de Marie sa mère évoquait une inversion de la hiérarchie des valeurs en prédisant l'abaissement des puissants, l'exaltation des humbles, le rassasiement des affamés, en annonçant finalement l'esprit des Béatitudes, cœur de la Bonne nouvelle. On ne peut oublier enfin que la naissance de Jésus fait une place à sa fin tragique sur une croix dans la prédiction de Syméon lors de la présentation rituelle du bébé au Temple. Il dit alors à Marie sa mère : « *Il est là pour la chute ou le relèvement de beaucoup en Israël et pour être un signe contesté, et toi-même, un glaive te transpercera l'âme.* » (Lc 2, 34-35)

Une christologie ascendante plutôt qu'une christologie descendante.

Nous avons dit que, dans la prédication chrétienne primitive, l'accent était mis sur le couple mort-résurrection qui donne la clé de lecture de la vie et de l'action de Jésus. Voilà pourquoi Pâques est la première fête chrétienne et non point Noël. Il est incontestable que la christologie originelle est celle de la glorification (glorification du Messie humain en Fils de Dieu) qui, partant d'en bas, était centrée sur la mort et la résurrection. On retrouve cette idée dans

les deux discours de Pierre au lendemain de la Pentecôte (Ac 2, 14-36 et au Temple (3, 11-26). Dans ces discours qui sont le prototype de la catéchèse primitive, Pierre déclare : « *Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes témoins. Exalté (=glorifié) par la droite de Dieu...il l'a fait Seigneur et Christ* » (Ac.2, 33, 36) et encore « *Le Dieu de nos pères a glorifié son serviteur Jésus* » (Ac 3, 13). C'est avec la résurrection par l'action de Dieu, que l'homme Jésus a été fait « Seigneur et Christ », « assis à sa droite » (Ac. 2, 34), c'est-à-dire partageant la gloire divine, fait « Seigneur », référence ultime, et « Christ », messenger Elu du Père auprès des hommes. On retrouve la même idée dans le prologue de l'Évangile de Jean : « *Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire.* » Non pas dans sa naissance obscure mais dans sa glorification par la résurrection d'entre les morts. C'est d'ailleurs dans ce sens qu'il faut entendre l'affirmation du Psaume 2, v.7 « *Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré* ». Aujourd'hui n'est pas le jour de la nativité mais Pâques, celui de la résurrection. Ce Psaume qui, dans son sens premier s'adresse au roi d'Israël fils de Dieu par élection divine au jour de son intronisation, est transposé à la personne de Jésus consacré Fils de Dieu par sa résurrection.

Cette théologie ascendante qui part de la mort-résurrection pour expliquer le sens de la venue sur terre du Verbe dans un enfant d'homme, son action et sa prédication, a été très vite remplacée par une théologie de l'incarnation qui partait d'en haut. On a mis l'accent sur l'incarnation du Fils de Dieu dont le dessaisissement et l'abaissement deviennent la condition de son élévation. Dans la théologie ascendante, la condition de Fils de Dieu a le sens vétérotestamentaire d'une élection divine. Dans la théologie descendante qui peu à peu prévaudra, la filiation divine est une génération dans l'ordre de l'**être** que l'on exprimera par des concepts empruntés à la pensée grecque. La situation d'autorité de Jésus-Christ, l'Élu de Dieu, messenger du Père, au sens où l'entendaient l'Ancien Testament et la prédication évangélique primitive, sera transformée en un questionnement sur l'essence, la nature, la substance, l'union hypostatique*, toutes notions empruntées à la philosophie grecque, notamment hellénistique. Loin de clarifier les choses cette théologie entrainera des schismes, des disputes sans fin, souvent stériles et surtout quasi incompréhensibles aujourd'hui. Pour que l'Évangile soit annoncé à notre temps, il convient de repenser la théologie avec des concepts et en des termes accessibles au plus grand nombre et de ne pas en rester à une terminologie hermétique pour la plupart des gens. La pensée grecque, pour admirable et

*Union hypostatique. Dans la théologie forgée au IV^e siècle, se dit de l'union de la nature divine et de la nature humaine en la personne de Jésus-Christ.

féconde qu'elle fut, est relative à une époque et une civilisation données, elle n'a pas une valeur universelle.

Jésus, image visible du Dieu invisible.

Alors, comment exprimer de manière intelligible la relation de Jésus, homme né d'une femme, avec Dieu qu'il nomme son Père ? Peut-être la meilleure façon, en tous cas la plus compréhensible, est-elle de nous tourner vers l'Écriture et, notamment, l'Évangile de Jean qui ne nous a pas donné de récit de la Nativité. On pourrait la résumer ainsi : Jésus, homme véritable est, pour le croyant, la révélation du Dieu unique. C'est ce qu'affirme Jean de manière claire : Le Père connaît le Fils et le Fils connaît le Père (Jn 10, 15. 38); le Père est dans le Fils et le Fils est dans le Père(Jn 10, 38 ; 14, 10 sq ; 17, 21-23) ; Le Père et le Fils sont un (Jn 10, 30); qui voit le Fils voit aussi le Père (Jn 14, 9 ; 12, 45 ; 5, 19) . Point n'est besoin de recourir à la mythologie, à la métaphysique, aux catégories philosophiques, il suffit de recueillir ces affirmations de Jean, nées de sa méditation sur la personne de Christ qu'il a connu et aimé. C'est en Jésus que Dieu vient à la rencontre de celui qui place sa foi, sa confiance en lui, depuis qu'il est né à Bethléem ou ailleurs, qu'elle importance ? C'est en lui que nous rencontrons le visage de Dieu, Père de tous.

Le Dieu de l'Ancien Testament, à la différence de celui de la philosophie grecque, est un Dieu à visage d'homme. Ce visage, l'homme Jésus né d'une femme, le montre et le manifeste dans son être, ses paroles, ses actions, sa souffrance. Pour cette raison, on peut l'appeler l'image ou la ressemblance de Dieu : *Christ, lui qui est l'image de Dieu* (2 Co 4, 4) ; (Col 1, 15). Quand il est désigné comme Parole, *Logos* (Jn 1, 1) ou Fils de Dieu (le Nouveau Testament cite 75 fois le titre Fils de Dieu ou Fils), ces concepts traduisent la même réalité : l'importance de Jésus comme révélateur de son Père. En Jésus, c'est Dieu lui-même qui était présent et qui a parlé et agi, qui s'est révélé dans son amour inconditionnel pour les hommes. Et parce qu'il n'y a pas d'autre Dieu que celui qui s'est manifesté en Jésus-Christ, celui-ci tient de ce Dieu unique et universel une signification universelle.

Car Dieu rencontre les hommes en dehors de la prédication du Christ, dans les autres religions ou dans une démarche spirituelle en dehors de toute religion, mais c'est l'unique vrai Dieu qu'ils rencontrent. Même s'ils ne reconnaissent pas son visage en Jésus-Christ, s'il est pour eux « *le Dieu inconnu* » (Ac 17, 23), il est quand même le Dieu qui a pris visage en Jésus. Le non chrétien peut, quelle que soit son origine, trouver son salut dans l'unique vrai Dieu qui l'aime, en dehors de toute communauté chrétienne, en dehors de l'appartenance à une Église. Mais pour que les hommes reconnaissent son visage et que Dieu ne reste pas pour eux le Dieu inconnu, la mission chrétienne

qui proclame que Jésus est Fils, Parole et visage de Dieu, est une nécessité. Ce n'est pas par l'adhésion à un dogme ou à une christologie mais par la profession de foi en Jésus, l'Elu, le Christ de Dieu, ainsi que par la décision de le suivre, que l'on devient chrétien.

La conception virginale est-elle une nécessité ?

Voilà un sujet qui est encore sensible aujourd'hui. La conception virginale de Marie, sans semence masculine, affirmée par les seuls Matthieu et Luc est explicitement mentionnée dans de nombreuses confessions anciennes, en particulier le Symbole des Apôtres. Pourtant Paul qui ne parle pas de la nativité, déclare au début de son Épître aux Romains, écrite entre 56 et 58, soit une trentaine d'années avant la rédaction de l'Évangile de Luc : «... *Cet Évangile... concerne son Fils issu selon la chair de la lignée de David, établi selon l'Esprit saint, Fils de Dieu avec puissance par sa résurrection d'entre les morts* » (Ro 1, 1-3) Or Jésus s'insère dans la lignée de David par Joseph, selon Luc (1, 27). Comment est-on passé de la croyance en une naissance naturelle « issu selon la chair », et à une filiation divine par la Résurrection, à l'idée d'une conception par une vierge, sans intervention d'un homme ?

Il convient tout d'abord d'observer que la naissance de tous les fondateurs de religions est entourée d'événements extraordinaires. Ainsi, un ange annonce la naissance de Mahomet et de Confucius à leur mère. Conception virginale à propos du Bouddha qui entre dans Maya sous la forme d'un éléphant blanc et en sort par le flanc. Si l'on ne veut retenir de la naissance Jésus que les éléments extraordinaires qui l'entourent, on peut le mettre au rang des autres fondateurs de religions. L'idée de naissance virginale viendrait-elle de la mythologie égyptienne où le pharaon roi-dieu est conçu miraculeusement par le Dieu-esprit Amon-Ré sous l'apparence du roi régnant et d'une reine vierge ? Dans la mythologie gréco-romaine les dieux peuvent s'allier à des filles des hommes pour concevoir des personnages historiques comme Homère, Platon, Alexandre, César ou Auguste. Notons cependant, en ce qui concerne Marie, que l'Annonciation et l'acceptation s'accomplissent en parole, dans un contexte totalement spiritualisé, sans connotation érotique. Le Saint-Esprit est ici considéré non comme un procréateur mais comme une force dont l'effet est la conception de Jésus. Il n'en reste pas moins que le mythe de la conception virginale est largement répandu dans toute l'Antiquité : ce n'est pas un élément proprement chrétien.

Dans les récits qui entourent la naissance de l'enfant de Bethléem, la préoccupation du narrateur est théologique et non pas historique. Par conséquent, la naissance virginale doit être comprise comme une manière d'affirmer la divinité de Jésus à partir de sa filiation divine.

Si les récits de l'enfance parlent de la virginité avant la naissance, *ante partum*, par contre, à partir du IV^e siècle, sous l'influence d'un courant ascétique très puissant, de l'encratisme* répandu dès le II^e siècle et de certains écrits apocryphes, notamment le Protoévangile de Jacques*, le sens premier s'est élargi et l'on a parlé d'une virginité *in partum*, dans la naissance, sans douleur et sans déchirement de l'hymen, ce qui n'est pas attesté par le Nouveau Testament. On en est venu enfin à une virginité *post partum*, c'est-à-dire que Marie n'aurait pas eu d'autres enfants de Joseph. Pour préserver cette croyance, on a donc interprété les passages des évangiles qui parlent des frères et sœurs de Jésus comme s'agissant de ses cousins, ce qui n'est rien moins qu'évident.

Si l'on doit considérer les récits de l'enfance de Jésus comme ressortissant de préoccupations théologiques et non historiques, c'est de la même manière que l'on doit entendre la naissance virginale. Pour affirmer la divinité de l'enfant né de Marie, Luc et Matthieu ont employé les *topoi** relatifs à la naissance des héros antiques : le Fils de Dieu se devait de naître d'une vierge. Le Jésus de l'histoire ayant proclamé avec force que Dieu était son Père, on lui attribua donc, après sa mort, le titre de Fils de Dieu, déjà utilisé dans l'Ancien Testament à propos d'Israël et des rois d'Israël, à commencer par David, puis il deviendra un titre messianique. Matthieu et Luc, par leurs récits de la nativité légitiment l'application à Jésus du titre messianique de Fils de Dieu. On appelle une telle narration, une légende étiologique*.

Nul besoin d'une naissance virginale pour admettre la filiation divine de Jésus.

En fait la naissance virginale n'appartient pas au cœur du message chrétien, lequel peut parfaitement être annoncé dans sa totalité, comme en témoignent les évangiles de Marc, de Jean, les Actes des Apôtres et les épîtres de Paul. Il n'est nul besoin d'une légende étiologique et théologique marginale, pour croire que l'homme Jésus est aussi Fils de Dieu. La filiation divine ne dépend pas de la croyance en la naissance d'une vierge, il nous semble même que le récit mythique affaiblit le réalisme de l'incarnation, même si Luc et Matthieu ont cru bon de devoir y recourir en leur temps. Jésus est Fils de Dieu non pas parce que sa génération s'est faite sans semence masculine, mais parce que de toute éternité, il été choisi et établi par Dieu comme son Fils. Pas plus que la paternité de Dieu, la filiation de Jésus ne peut être entendue dans le

*Encratisme, théorie répandue par une secte qui réprouvait le mariage et l'union charnelle comme une abomination.

*Le Protoévangile de Jacques est un écrit apocryphe du II^e siècle.

**Topoi*, lieux communs.

* Etiologique, de *aitia*=cause et *logos*=discours. C'est la science des causes.

sens biologique de procréation. Engendré comme tout homme, il est néanmoins Fils de Dieu : pas d'incompatibilité théologique à cela.

Même si on n'est pas tenu de croire à la naissance virginale comme un fait historique et biologique, il est permis cependant d'y voir un symbole : avec la venue de Jésus au monde, c'en est fini de l'Ancienne Alliance ; une ère nouvelle s'ouvre avec une autre Alliance proposée par Dieu, celle de la réconciliation des hommes avec leur créateur en la personne de son Fils qui a pris chair humaine. Ce nouveau commencement peut parfaitement être annoncé aujourd'hui sans recourir au mythe d'une naissance virginale que nos contemporains ont du mal à comprendre et accepter. Le Verbe de Dieu a pris chair dans le fils de Marie et de Joseph de la tribu de David ; il a annoncé une prodigieuse Bonne Nouvelle : Dieu aime tous les hommes comme un Père, il veut leur bonheur ; il a été crucifié parce qu'il a assumé jusqu'au bout la logique de ce qu'il annonçait ; en mourant il a vaincu le mal et la mort ; ressuscité par Dieu son Père, il est vivant et il appelle tous les hommes à la vie. La Vie pour tous aura le dernier mot, malgré les apparences, pour qui met en lui sa confiance.

Fêter Noël.

Alors, faut-il fêter Noël ? Oui, pourquoi pas, si l'on veut parler de « *la féerie ou de la magie de Noël* » avec pompons, sapins, jouets et flonflons, mais avec retenue eu égard à tous ceux qui n'ont pas le cœur à se réjouir : les malades, ceux qui sont sans travail ou dans une grande détresse financière en cette année particulièrement difficile. Oui assurément si l'on veut célébrer dans la joie la naissance d'un enfant que Dieu a choisi pour être son visage.

Peut-on continuer à lire les récits mythiques de la nativité dans nos liturgies ? Naturellement, car on a vu que, par delà le mythe, on pouvait atteindre la réalité du message profond : celui d'un Dieu qui s'adresse « aux hommes de bonne volonté », aux pauvres, aux humbles, aux démunis, aux méprisés. Au-delà du merveilleux se profile le Jésus des Béatitudes qui renverse les valeurs, comme le proclame aussi le Magnificat, ce chant de louange mis dans la bouche de Marie. Oui, on peut lire ces textes mythiques mais à condition de les interpréter correctement. La théologie et la prédication protestantes ont, parfois procédé à une démythologisation brutale dans la mesure où elle exclut systématiquement ce qui est de l'ordre du symbolique. Comme si à côté de l'intellectuel, du discours critique et rationnel, la fantaisie, l'imagination, l'intuition, l'émotion, la créativité, n'avaient aucun droit à s'exprimer. Paul Tilich, en son temps, avait averti les protestants avec insistance en rappelant qu'une interprétation trop intellectualiste des Évangiles

ne saurait plus, à la longue, s'adresser qu'aux seuls intellectuels. La théologie critique n'entend ni conserver ni éliminer les éléments mythiques : elle doit les interpréter de manière nuancée.

Dans cette manière de voir les choses, il n'est pas question de prendre les mythes à la lettre pas plus que de les exclure purement et simplement comme étant sans intérêt. S'il est exact que mythes et symboles n'interpellent pas aujourd'hui comme autrefois, il faut comprendre, que les mythes doivent s'interpréter comme des mythes et les symboles comme des symboles : ils n'en sont pas moins porteurs d'enseignements. Renoncer à des images ou à des symboles qui servaient naguère à transmettre une idée, ce n'est pas renoncer à l'idée elle-même. Si l'on considère, par exemple, que la naissance virginale est une légende par laquelle ceux qui l'ont créée voulaient exprimer leur conviction que l'enfant né de Marie est le Fils de Dieu, en la dénonçant, on ne renonce pas pour autant à la réalité de la filiation divine de Jésus.

Contact : [andrebonnery @ orange.fr](mailto:andrebonnery@orange.fr)